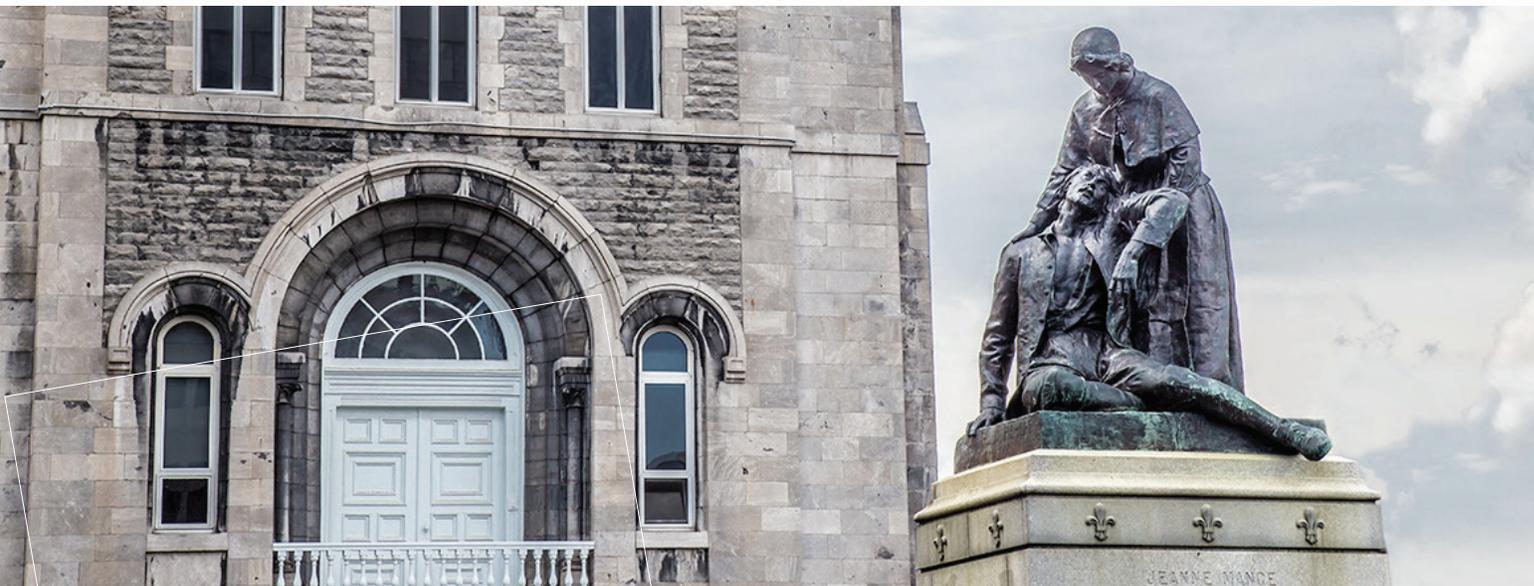




F S S P X



« Ville-Marie ! Mot qui évoque un paysage d'histoire héroïque où flotte une atmosphère de légende. » *Lionel Groulx*

# Le Carillon

Ville-Marie, 375 ans après...

*La bienfaitrice inconnue*

*Montréal, souvenons-nous !*

*Soldats de la Sainte Vierge*

# Mot du supérieur de district



Il y a deux façons d'étudier l'histoire selon les anciens : soit simplement pour se rappeler des faits et gestes en une sorte de banque de données, mais sans impact sur la vie présente; soit pour en tirer des leçons de sagesse. C'est le sens profond de l'axiome : *Historia Magistra vitae*, l'histoire est maîtresse de vie, qui nous enseigne à vivre riches de l'expérience de ceux qui nous ont précédés.

C'est ainsi que notre histoire est pleine de sagesse pour nos temps présents.

Le 17 mai 2017 commémorera les 375 ans de la fondation de Ville-Marie, une ville, peut-être la seule au monde, qui peut revendiquer « sans la moindre fiction, ni hyperbole, que Dieu et la Vierge en ont posé les premières pierres » (Lionel Groulx). On a parlé d' « épopée mystique » à propos de la naissance et du développement de Ville-Marie. Le courant mystique est venu rencontrer le courant missionnaire et colonisateur. La liste de nos héros, hommes et femmes, est impressionnante. Un cachet, certainement divin, qui s'y retrouve, ce sont ces vertus d'humilité et de discrétion dans les œuvres et les personnes associées à cette fondation. La puissante Compagnie du Saint-Sacrement, par exemple, veut rester secrète; une des plus illustres bienfaitrices, celle qui était derrière Jeanne Mance, celle qui par ses dons a sauvé la colonie à un moment des plus critiques, ne fut connue que longtemps après sa mort. La vie intérieure des fondateurs est admirable.

Le 17 mai 1642, « on débarque : Maisonneuve, le premier, tombe à genoux pour un acte d'adoration. Tous l'imitent. Puis vient la lecture d'une pièce notariale : au nom des Cent-Associés, M. de Montmagny met la nouvelle société en possession de son fief. Cela fait, sur un signal du Père Vimont, un chant s'élève, pieux, enthousiaste, le *Veni Creator* » (Lionel Groulx). Puis sur un autel de fortune, orné de fleurs des champs et illuminé par des lucioles suspendues « par des filets d'une façon admirable et belle », le Père Vimont offre le Saint-Sacrifice de la Messe et prêche sur la parabole du grain de moutarde qui deviendra un grand arbre d'où surgiront des merveilles. Tout le jour, le Saint-Sacrement restera exposé et tous ces pèlerins-croisés se répandent en chants et en prières. Ainsi naquit Ville-Marie.

Il est admirable de voir surgir cet îlot de civilisation chrétienne, surnommé l' « *Île Sainte* », où le temporel est vraiment au service du spirituel; où les colons, tous, ont l'esprit missionnaire; où la messe quotidienne était à l'ordre du jour; où « d'une parole dure ou impatiente, on demandait pardon à genoux à l'offensé »; où « on n'entendait point parler d'impureté, même parmi les moins dévots ».

Que de leçons pour nous ! Souvenons-nous-en !

C'est avec cet anniversaire en tête que nous avons choisi les articles qui suivent, tant les trois premiers sur des personnages qui ont justement marqué cette fondation, que les autres sur le sacerdoce qui, malgré des attaques encore récentes sur la sainteté de ce sacrement « le plus nécessaire à l'Église » (saint Thomas), continue et continuera toujours d'attirer les jeunes vers l'héroïsme le plus noble.

A handwritten signature in black ink that reads "Abbé Daniel Couture". The script is cursive and elegant.

Abbé Daniel Couture, fsspx



# Sommaire

## Éditorial

Abbé Daniel Couture, fsspx

## Regards sur...

### La bienfaitrice inconnue

Joseph Rioux, S. J.

### Montréal, souvenons-nous !

Joseph Rioux, S. J.

### Soldats de la Sainte Vierge

Joseph Rioux, S. J.

## Lectures

### Prêtre jusqu'au bout

### La lecture des Vies des Saints

## Actualités

### Des médecins en masse changent leur position sur l'euthanasie

p. 2

p. 4

p. 7

p. 11

p. 14

p. 18

p. 21

### Le Tocsin

#### Vers le mariage des prêtres ?

Abbé Jean-Michel Gleize, fsspx

p. 23

### Nouveau séminariste canadien

p. 26

### Liste des chapelles du Québec

#### Bordereau d'abonnement à la revue

p. 27

## Éditions Nova Francia

### Conférences sur l'histoire du Canada français

p. 28

## Le Carillon

Centre Saint-Joseph  
1395 Rue Notre-Dame  
Saint-Césaire, QC, J0L 1T0  
(450) 390-1323

**Directeur de publication :** Abbé Daniel Couture, fsspx

**Mise en page :** Stéphanie Perreault

**Impression :** Copy Express, 630 René Lévesque, MTL  
La revue se fait sous la supervision du supérieur de district, l'abbé Daniel Couture.

Les fidèles peuvent se procurer le magazine *Le Carillon* sur la table de presse de leur chapelle ou sur le site [www.fsspx.ca](http://www.fsspx.ca). Pour participer aux frais, n'hésitez pas à déposer votre obole dans le tronc de la procure de votre chapelle.

**Offrande suggérée :** 3,00\$. Votre contribution est appréciée.

Pour ceux qui désirent recevoir la revue par la poste, des frais de 30\$ s'appliquent pour l'année. Merci de vous inscrire auprès du Centre Saint-Joseph (bordereau d'abonnement en page 27).

**Abonnement pour l'Europe :** 60 euros/an

# La bienfaitrice inconnue

---

Joseph Rioux, S. J.

---

Qui sait si Montréal existerait, sans la dame charitable qui a veillé sur ses premiers jours ? Celle qui fut vraiment la mère de Ville-Marie, qui a dépensé plus d'un million de notre monnaie pour fonder l'Hôtel-Dieu, lever une recrue de colons et nourrir les familles pauvres de la colonie naissante, ne fut connue jusqu'à sa mort que sous le nom de « la bienfaitrice inconnue ».

Elle s'appelait Madame de Bullion, veuve d'un surintendant des finances sous Louis XIV. Tout en assurant modestement l'avenir de ses quatre enfants, elle voulait, le plus secrètement possible, liquider ses biens en bonnes oeuvres.

Une occasion magnifique s'offrait. Le premier contingent de colons allait partir pour Ville-Marie, Jeanne Mance était parmi eux. Sa vocation avait été ratifiée par tous les directeurs d'âmes qu'elle avait consultés; Dieu la voulait dans la nouvelle colonie. Pourquoi ? Madame de Bullion, chez qui le P. Rapin l'introduisit, lui révéla sa mission. Après lui avoir prodigué les marques de bonté, la grande dame lui demande :

« Savez-vous ce que coûterait la fondation d'un hôpital à Ville-Marie, et voudriez-vous en

prendre la direction ?

— Je vous ferai connaître ce que coûta l'Hôtel-Dieu de Québec; quant à diriger le nouvel établissement, il me semble que la délicatesse de ma santé ne m'y désigne pas. Du reste, je suis prête à faire ce que Dieu voudra. »

Avant le départ, Madame de Bullion lui fait accepter 1,200 livres comme arrhes de sa bonne volonté, mettant comme condition expresse de ne jamais la nommer. Pour éviter toute indiscretion, la bienfaitrice voulut lui remettre cette aumône sans intermédiaire, et la pria de l'emporter par petites sommes dans son tablier, à chacune de ses visites. Comme Jeanne Mance revenait en chaise, un des porteurs lui dit : « C'est étonnant, Mademoiselle, combien vous êtes plus légère à l'aller qu'au retour. Cette dame doit vous faire de fameux dons ! » Elle comprit que son secret courait des risques avec des gens si observateurs et fit à pied ses dernières visites.

Comme il y avait encore peu de malades à soigner à Ville-Marie, Mademoiselle Mance aurait préféré employer les fonds donnés par Madame de Bullion à l'oeuvre des missions sauvages. La grande bienfaitrice refusa. Elle envoya 42,000



livres exigeant que, pour aucun motif, l'on n'emploierait à une autre oeuvre les sommes qu'elle destinait à l'Hôtel-Dieu.

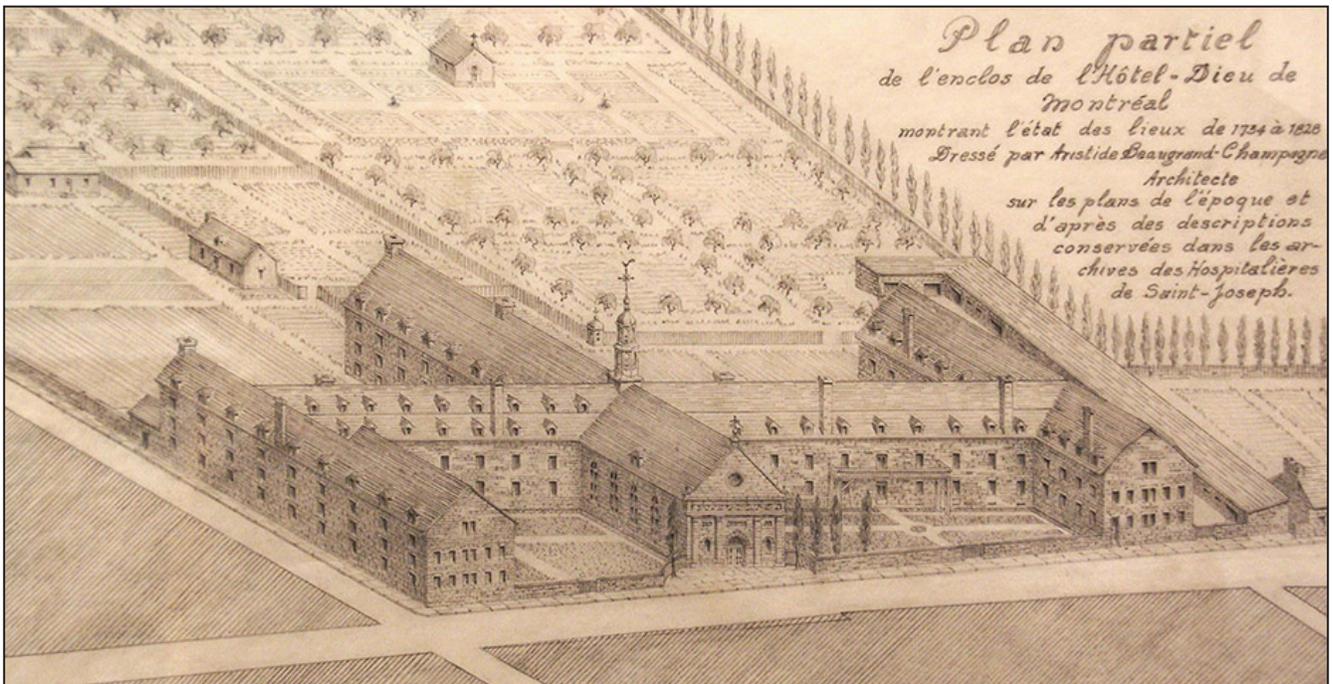
Jeanne se mit résolument à l'ouvrage et, le 8 octobre 1644, elle prenait possession de son hôpital. La donatrice avait-elle été inspirée ? Sur les entrefaites, les Iroquois avaient commencé à rôder autour de la nouvelle colonie et blessé plusieurs colons : l'hôpital était prêt pour les recevoir. Pendant dix-sept ans, Jeanne Mance le dirigea seule, soutenue par les aumônes de « la bienfaitrice inconnue ».

À deux reprises, elle eut le bonheur d'aller la revoir en France. La dernière fois, c'était en 1658. Dans une chute sur la glace, Jeanne s'était rompu l'avant-bras et démis le poignet. Incapable désormais de diriger son oeuvre, elle allait tenter d'amener les Hospitalières de La Flèche, fondées précisément pour l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie. Le 2 février, elle est guérie miraculeusement en priant devant les restes de M. Olier. L'enthousiasme que sa guérison cause à Madame de Bullion fait hâter l'accomplissement de son projet. Non seulement la bienfaitrice lui donne 20,000 livres pour l'entretien des religieuses, mais elle la comble de présents, paye les frais du voyage, lui donne des vases sacrés, des orne-

ments d'église et y ajoute, comme toujours, de riches aumônes pour les familles indigentes de la colonie. Comme on devait l'aimer dans les foyers pauvres de Ville-Marie, « la bienfaitrice inconnue », qui, de la France lointaine, s'intéressait tant à eux !

Un dernier trait va nous révéler toute sa générosité et son humilité. C'était en 1653. Il ne restait que dix-sept hommes valides pour défendre Ville-Marie contre les innombrables bandes iroquoises. Qu'importaient les coups d'éclat de ces héros : la ruine n'était-elle pas dans leurs victoires successives ? Sans un renfort, impossible de conserver la colonie.

En échange de cent arpents de terre, Jeanne Mance mit entre les mains de M. de Maisonneuve 22,000 livres que « la bienfaitrice inconnue » lui avait données pour l'hôpital. C'était aller contre les ordres de la donatrice. Mais comme, sans colonie, il ne pouvait y avoir d'hôpital, sauver Ville-Marie, c'était sauver l'Hôtel-Dieu. Comment ferait-elle agréer ce marché par Madame de Bullion ? Lui écrire ? Le P. Rapin, désigné comme intermédiaire, était mort, et l'humble dame avait défendu de mettre son nom sur aucune lettre. Mademoiselle Mance fut donc forcée de révéler à M. de Maisonneuve le nom et les intentions de la



généreuse veuve. Il devait aller la consulter indirectement sans laisser voir qu'il la savait être « la bienfaitrice inconnue ».

Problème délicat ! Une occasion providentielle lui permet de le résoudre. Une de ses soeurs est en procès avec Madame de Bullion. Il l'accompagne. À peine la bienfaitrice a-t-elle entendu son nom, qu'elle lui pose une foule de questions sur la colonie. « Le gouverneur lui raconte les incursions iroquoises, la défense héroïque de ses braves; il lui fait un tableau des misères de Ville-Marie et de sa ruine imminente, s'il ne parvenait à ramener de France aucun renfort. Et alors que deviendra la fondation qu'une pieuse dame a laissée à l'Hôtel-Dieu ?

- Et quelle est cette dame ?
- Hélas ! Elle a défendu à Mademoiselle

net, lui témoigne le plus grand empressement à l'entendre, sans jamais lui découvrir qu'elle est « la bienfaitrice inconnue ». Aux 22,000 livres que Jeanne Mance avait déjà données, elle ajoute 20,000 livres, qu'elle confie, sans se faire connaître, au président de Lamoignon, pour enrôler une recrue d'une centaine d'hommes. Le gouverneur-général Denonville et l'intendant Champigny déclarèrent, qu'en cette circonstance, « la bienfaitrice inconnue » avait sauvé Ville-Marie et tout le Canada.

Cette dame qui mit, elle seule, plus de 25,000 dollars à la disposition de la Compagnie de Montréal cachait avec tant de soin ses largesses aux associés eux-mêmes qu'une couple seulement savaient de quelles mains elles venaient. Jamais elle ne consentit à être nommée dans aucun des actes relatifs à l'emploi des sommes qu'elle donnait : tant elle était jalouse de laisser à Dieu seul la gloire de ses bienfaits !

Après sa mort, M. l'abbé Dollier de Casson révéla son nom, mais il se reproche aussitôt de violer le secret sacré de celle qui fut aussi humble que généreuse. Dans le reste de son récit, il ne l'appelle plus que « la bienfaitrice inconnue ». C'est le titre que l'histoire a consacré et qui recommande Madame de Bullion à notre reconnaissance et à notre admiration. La grandeur d'âme peut revêtir bien des formes; celle-ci n'est ni la moins belle, ni la moins touchante.

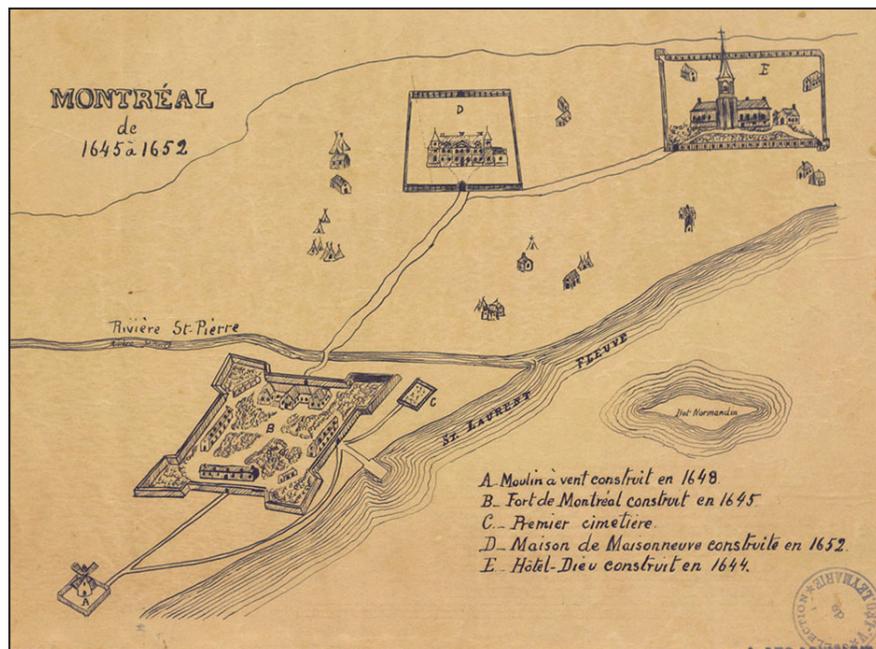
Mance de la nommer et même de lui adresser des lettres. »

Pendant que M. de Maisonneuve lui expose candidement l'affaire des 22,000 livres, Madame de Bullion se contente de sourire. Elle écoute avec un vif intérêt ce plaidoyer habile et prie le gouverneur de revenir lui parler de sa colonie. Chaque fois, elle le fait entrer dans son cabi-

Nous laissons à nos lecteurs de tirer les leçons qui se dégagent d'elles-mêmes de ce récit. Ils trouveront aussi peut-être qu'il fait bon remonter à nos origines et respirer au contact des grandes âmes qui ont fait notre pays.

**Source :**

*Le Messager Canadien du Sacré-Coeur*, Février 1923, pp. 81 à 84.





# Montréal, souvenons-nous !

---

Joseph Rioux, S. J.

---

## **Le doigt de saint Joseph est là !**

Nul culte n'est à certains égards aussi national chez nous que celui de saint Joseph. En 1624, dès l'aube même de la colonie, le glorieux Patriarche est choisi par ses premiers missionnaires comme Patron de la Nouvelle-France, et reprend auprès de notre peuple enfant les fonctions sublimes qu'il avait exercées autrefois auprès du Verbe incarné.

Mais voici qu'une petite ville va naître, destinée à faire revivre sur la terre canadienne les vertus de l'humble atelier de Nazareth. Fait curieux, après avoir lu l'histoire des débuts de Montréal, on reste convaincu que le premier but de Ville-Marie fut de recevoir un ordre religieux consacré à saint Joseph. On dirait que le grand Patriarche prend l'initiative comme jadis, lorsqu'il commandait à la Sainte Famille.

## **Une demande du Ciel**

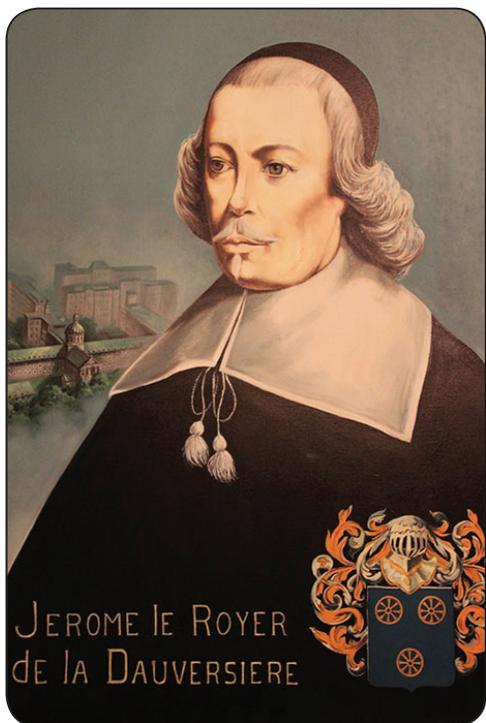
À La Flèche, en France, vivait un pieux gentilhomme, receveur des finances. Un matin,

après avoir communié et s'être consacré à la Sainte Famille avec sa femme et ses enfants, il se sent fortement appelé à fonder une nouvelle congrégation d'Hospitalières en l'honneur de saint Joseph, et, à Montréal, un Hôtel-Dieu desservi par les filles de cet institut.

Un tel ordre jette M. de la Dauversière dans une perplexité indicible. Lui, laïc, marié, pauvre et chargé d'enfants, instituer une communauté de religieuses, les établir à Montréal après y avoir fondé une colonie : dessein chimérique ! Mais les sollicitations intérieures persistent, accompagnées de lumières extraordinaires : il voit distinctement l'île de Montréal dans ses moindres détails géographiques et toutes les personnes qui s'associeront à son oeuvre.

Ses directeurs se rendent à l'évidence de sa vocation. Un jour, une occasion providentielle lui fait rencontrer un jeune prêtre déjà célèbre qui se jette dans ses bras et lui offre cent louis d'or : « Monsieur, je veux être de la partie, je sais votre dessein, je vais le recommander à Dieu. » C'est M. Olier, appelé à devenir l'âme de la compagnie qui colonisera l'île de Montréal. Les associés s'engagent à ne travailler qu'à la gloire de

Dieu. Leur but est de créer une nouvelle Église qui égalera par sa ferveur celle des temps apostoliques.



Ville-Marie est fondée, et consacrée à la Sainte Famille, comme Notre-Seigneur l'avait demandé au gentilhomme. En 1657, M. Olier y enverra ses enfants pour reproduire les vertus du Coeur de Jésus; Marguerite Bourgeoys ira avec ses compagnes glorifier Notre-Dame dans sa colonie. Tandis que M. de la Dauversière s'occupe déjà, dès 1631, à fonder Ville-Marie, afin d'y établir un nouvel institut d'Hospitalières voué à saint Joseph.

En effet, dès le premier appel, ce loyal gentilhomme devient l'homme lige du grand Patriarche de Nazareth. À La Flèche, la chapelle Sainte-Marguerite tombe en ruines; il la fait démolir et en reconstruit une autre dédiée au chef de la Sainte Famille. Sa dévotion n'est pas satisfaite. Il recueille des fonds, restaure le vieil hôpital de sa ville et le consacre au saint Patriarche. Cet Hôtel-Dieu devient alors le berceau des Hospitalières de Saint-Joseph.

Pendant plus d'un quart de siècle, M. de la Dauversière ne vécut que pour cet institut. Ses directeurs et supérieurs ecclésiastiques s'opposent d'abord à cette fondation. Mais le saint veillait sur son oeuvre : tous les obstacles tombent. Les trois demoiselles qui avaient jusqu'alors desservi l'institution s'offrent à rester comme infirmières toute leur vie, pourvu qu'elles puissent vivre en communauté régulière, sous la protection de saint Joseph. Des constitutions sont préparées, l'évêque d'Angers les approuve et reconnaît officiellement la nouvelle famille religieuse.

M. de la Dauversière n'oublia pas que son institut avait pour mission de porter dans l'île de Montréal la dévotion à l'illustre Patriarche de Nazareth. Ce fut la grande préoccupation des quinze dernières années de sa vie. Les Hospitalières venaient d'arriver à Ville-Marie quand il mourut en 1658, au milieu des transports d'amour et de reconnaissance pour son céleste Protecteur.

## L'ange de Ville-Marie

Pour préparer les voies à cet établissement, saint Joseph avait délégué comme précurseur une jeune fille qui porte son triple cachet : humilité, prière, fidélité.

Avant son union avec Marie, saint Joseph est obscur, inconnu, se préparant sans le savoir à son rôle glorieux de Père nourricier, d'époux de la Mère de Dieu. Dans son petit village natal, caché au fond de la Champagne, Jeanne Mance, dès l'éveil de sa raison, se consacre à Dieu par le vœu de chasteté; jusqu'à l'âge de trente-quatre ans, elle console et embellit la vieillesse de son père malade, se préparant ainsi à sa mission d'introduire à Ville-Marie les Hospitalières de Saint-Joseph, de soigner elle-même et de nourrir Jésus dans ses membres souffrants. Saint Joseph est inséparable de Jésus et de Marie, Jeanne Mance n'a d'histoire que par rapport à Ville-Marie et aux Hospitalières de Saint-Joseph.

Dès 1653, elle prépare les pionniers de Ville-Marie à fêter dignement le premier Patron de la

colonie. Ceux-ci s'empresstent de terminer le principal bâtiment du fort. Le 19 mars, ils installent les canons, Jeanne Mance distribue les munitions et l'artillerie annonce à tous les échos la gloire du bienheureux Patriarche. Chaque année, elle s'ingénie à célébrer plus triomphalement sa solennité.



Portrait réputé authentique de Jeanne Mance. Peint sur panneau de bois, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, par l'artiste peintre français Dugardin. Musée des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Marraine du premier Indien baptisé sur l'île de Montréal, c'est le nom de Joseph qu'elle lui fait donner. Pendant trente ans, elle imite dans le silence le dévouement de ce glorieux Patron. Elle soigne comme une mère les malades de l'Hôtel-Dieu. Sa charité rayonne dans toute la colonie. Elle secourt et encourage les colons, partage leurs dangers, leurs travaux, leurs privations, leurs souffrances; elle entretient leur piété, leur dévotion envers le Protecteur de la Nouvelle-France. Elle les édifie tellement par son zèle, son courage héroïque, son abnégation, ses vertus qu'ils l'appellent « l'ange de Ville-Marie ».

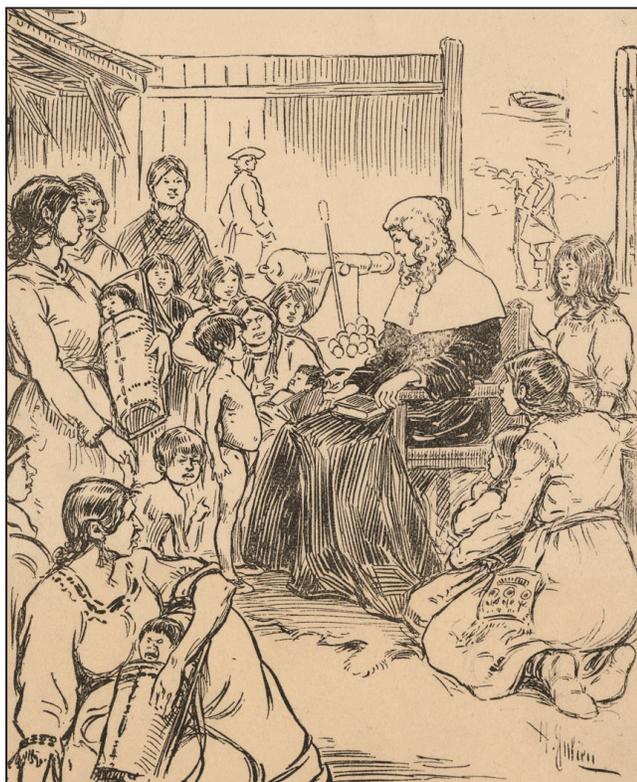
En 1653, elle préserve de la ruine sa patrie d'adoption. L'heure est critique : la colonie va succomber sous les attaques iroquoises, s'il ne vient aucun renfort. La France ne bouge pas. Jeanne donne à M. de Maisonneuve 22,000 livres destinées à l'hôpital par Madame de Bullion. Le gouverneur lève une recrue de cent hommes : la décision magnanime de Jeanne Mance a sauvé Ville-Marie et tout le Canada. Saint Joseph veillait !

En 1657, une chute sur la glace ôte à Mademoiselle Mance l'usage d'un bras. Elle passe en France pour ramener les filles du saint Patron de l'Hôtel-Dieu. N'est-ce pas un dépôt qu'elle leur avait conservé, comme saint Joseph avait gardé jadis Jésus et Marie ? Les autorités ecclésiastiques lui envoient sans la consulter deux religieuses de Québec. Le coup est dur : elle se soumet. Mais le saint veillait sur son oeuvre ! Tout à coup, Jeanne trouve toutes les voies ouvertes; elle est guérie miraculeusement en priant devant les restes de M. Olier; Madame de Bullion, la trésorière inconnue suscitée par le grand Protecteur, lui verse une pension pour les religieuses, et elle revient à Ville-Marie avec trois hospitalières de Saint-Joseph. Ce fut la grande joie de sa vie de les installer dans son Hôtel-Dieu et d'obtenir, en 1662, que leur institut fût érigé en ordre religieux par le Saint-Siège.

Sa tâche finie, elle se replonge dans l'oubli. Comme le saint Patriarche de Nazareth apparaissant pour la première fois le jour de son union virginale avec Marie, accomplissant son oeuvre divine et rentrant dans l'ombre, Jeanne commence avec Ville-Marie, fonde l'Hôtel-Dieu, le confie aux filles de Saint-Joseph et achève sa noble carrière dans la douleur et le silence. Elle passe à s'entretenir avec Dieu les longues insomnies et les jours solitaires des dernières années de sa vie. C'est en juin 1673, à l'âge de 67 ans environ, que s'éteignit cette grande servante de saint Joseph.

Un incendie consuma bientôt ses restes vénérés et même son coeur déposé sous la lampe du sanctuaire. Rien ne reste sur notre sol de ce qui fut Jeanne Mance : dernière ressemblance avec le saint qu'elle avait tant honoré.

La statue de cette femme incomparable se dresse devant l'Hôtel-Dieu qu'elle a fondé au prix de tant de sacrifices et conservé si fidèlement aux Hospitalières de Saint-Joseph. Elle apparaît telle qu'elle fut toute sa vie, tendrement inclinée vers un colon blessé qui porte vers elle un



Jeanne Mance, fondatrice des Hospitalières de Montréal.

regard d'angoisse consolée. Sa vue nous stimule à imiter ses vertus et surtout sa solide dévotion envers le chef de la Sainte Famille.

## Fidèle continuité de l'oeuvre

Depuis plus de deux siècles et demi, les religieuses de Saint-Joseph continuent vaillamment l'oeuvre si bien inaugurée par Jeanne Mance. Qui dira les souffrances adoucies, les vies prolongées, les âmes ramenées à Dieu par ces apôtres de la charité ?

Malgré les épreuves terribles : incendies, contagions, pertes matérielles de toutes sortes, qui ont frappé les Hospitalières, saint Joseph

a toujours trouvé pour son institut des âmes éprises de pauvreté, de douleur et de dévouement. Quelquefois même, c'est par des appels miraculeux qu'il donne à l'Hôtel-Dieu des vocations de choix : telle, entr'autres, cette jeune protestante convertie, qu'il illumine soudainement alors qu'elle prie devant son image.

En 1861, l'oeuvre a tellement progressé que les Hospitalières doivent quitter les vieilles constructions de la rue Saint-Paul pour habiter les superbes édifices du Mont Sainte-Famille. Elles échangent leurs apprentis contre des salles spacieuses, munies de tout ce que la science moderne peut offrir pour soulager la douleur. Afin de conserver la mémoire des temps héroïques de leurs fondatrices, elles ont transporté avec elles leurs chères défunttes, elles ont fait démolir leur ancienne église, et, de « ces pierres qui parlent », elles ont fait construire dans le jardin de leur nouveau cloître une chapelle dédiée à saint Joseph : symboles de leur fidélité à conserver l'esprit de M. de la Dauversière et de Jeanne Mance, à honorer d'un culte spécial leur glorieux Patron.

## Honorons notre saint Patron

À Ville-Marie, Dieu a voulu que la dévotion à saint Joseph ne fut pas séparée de celle qui est due à Jésus et à Marie. Cette trinité terrestre unie dans le plan divin doit rester inséparable dans le culte chrétien. L'âme qui oublierait dans sa piété le chef de la Sainte Famille ne pratiquerait pas le catholicisme intégral.

[...] Offrons-lui nos prières, nos actions, nos souffrances, notre vie; confions-lui nos intérêts matériels et spirituels; prions-le pour ceux qui nous sont chers, pour toute la société chrétienne dont il est le Patron; demandons-lui de continuer à être le protecteur tout-puissant de la race et de l'Église canadiennes-françaises.

### Source :

*Le Messager Canadien du Sacré-Coeur*, Vol. XXXII, Mars 1923, No 3, pp. 123 à 127.

# Soldats de la Sainte Vierge

Joseph Rioux, S. J.

Idée chevaleresque et géniale, cette fondation de Montréal, au point de rencontre de toutes les routes stratégiques et commerciales de la Nouvelle-France ! Idée catholique surtout. De la ville de Marie rayonneront, sur toute l'Amérique, les semeurs du verbe divin. Pressentant peut-être la grandeur de ce dessein, les Iroquois s'acharnent sur la colonie embryonnaire. Durant le premier quart de siècle surtout, c'est la guerre obscure, mais sans répit, contre un ennemi déloyal et insaisissable. Du sein de la forêt, jaillissaient tout à coup des hordes de féroces Indiens massacrant, scalpant les colons isolés : impossible de bâtir, de labourer ou de semer, sans porter à ses côtés l'épée ou le mousquet.

Pour assurer la défense de la ville et la conquête de la culture sur la forêt, M. de Maisonneuve organise un camp volant qui fera le guet et donnera l'alarme à la moindre alerte iroquoise. Saluons les « soldats de la très sainte Vierge ». C'est le nom que portent les chevaliers de cette petite confrérie militaire, évocatrice des Croisades. Ils sont 72. Pourquoi ce nombre ? Pour honorer les 72 années que la Mère de Dieu, selon la Tradition, a passées sur la terre : délicate attention du fondateur de Ville-Marie !



Paul de Chomedey de Maisonneuve, 1612-1676.



La brave défense de Maisonneuve contre les Iroquois.

Chaque dimanche, M. de Maisonneuve réunit au fort les croisés de Notre-Dame : il les félicite, les encourage, leur transmet le mot d'ordre des jours suivants, indique les points faibles à surveiller, les sentiers à épier, les champs à garder. Comme devoir quotidien, il leur demande le sacrifice de leur vie pour la Reine du Ciel et de la colonie. Puis il désigne les gardes qui, un par un, se succéderont le jour et la nuit et feront le guet durant la semaine. Comme gouverneur, il est le premier sur la liste, mais lorsqu'il veut revendiquer son tour, tous les 72 s'écrient : « Non, non ! Que deviendrons-nous, si vous êtes tué ? »

En prenant son poste d'honneur, le « soldat de la sainte Vierge » doit être prêt à mourir. Le matin, il se confesse, reçoit son Dieu pour la dernière fois peut-être, puis il part pour sa ronde, le fusil sur l'épaule et portant sur lui les livrées de sa Reine, le chapelet et le scapulaire. Souvent une bande d'ennemis forcenés l'amèneront vivant, pour la torture et le martyre; d'autres fois, une balle, partie du buisson voisin, l'abattra ou un Indien, tapi derrière un arbre, lui assènera sur la tête un coup de tomahawk : on trouvera le cadavre scalpé. Qu'importe ! On envie le « soldat de la sainte Vierge » parce qu'il est « monté droit en paradis ». C'est la croyance unanime à Ville-

Marie. Le jour même, vingt braves se présenteront à M. de Maisonneuve pour remplacer le héros disparu. Cette vaillance contagieuse, alimentée par le péril continu, maintient les âmes à une hauteur surhumaine.

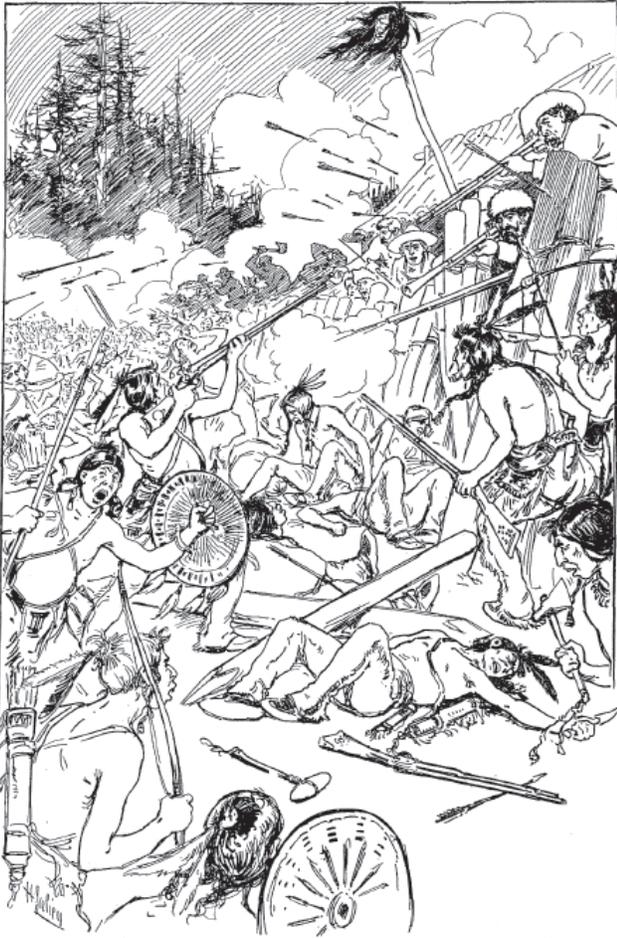
## De véritables héros

En 1660, on apprend avec terreur que les Iroquois se préparent à balayer, par une invasion formidable, tous les Français du Canada. Un sauveur surgit, « soldat de la sainte Vierge », chevalier idéal : c'est Dollard ! Il n'a qu'à exposer son plan d'héroïsme inouï, et 16 vaillants demandent à le suivre. Une nuit d'avril dans la petite chapelle de Ville-Marie, nos chevaliers font leur veillée d'armes; le matin, ils entendent une dernière messe, reçoivent dans leur cœur le Roi des martyrs et partent après avoir fait vœu de mourir avant de demander quartier. Dans leur fort branlant du Long-Sault, malgré la faim, la soif, la trahison et les blessures, ils résistent plusieurs jours à mille Iroquois, tous se défendent comme des lions. Dollard tombe un des derniers. Les héros ne sont plus, mais les barbares comptent leurs morts et s'en retournent épouvantés. En faisant de leur corps un rempart contre l'invasion iroquoise, les dix-sept « soldats de la sainte Vierge » avaient sauvé leur patrie et l'avenir de l'Église dans la Nouvelle-France.

Qu'est-ce qui a haussé les « soldats de la sainte Vierge » jusqu'à un tel degré d'héroïsme ? Pas l'ambition de s'enrichir ou de briller : Ville-Marie, c'est la pauvreté acceptée, le dévouement sans récompense humaine, la mort sans témoin. Ni l'attrait d'une vie facile : Ville-Marie, c'est la souffrance continuelle pour le corps, pour le cœur, pour l'âme.

Ils furent si magnanimes parce qu'ils poursuivaient un idéal plus fort que les passions charnelles; un idéal capable de mettre en branle les grandes énergies de l'âme. Ils veulent travailler à la gloire de Dieu par la fondation d'une chrétien-

té modèle, à la grandeur de leur patrie en jetant les bases d'une colonie de grand avenir. Leur oeuvre est-elle menacée, ils sont prêts à mourir pour la défendre : devant la cause sacrée, leurs intérêts, leur vie ne comptent pas. Ils furent des héros parce qu'ils ont vaincu l'égoïsme.



L'héroïque combat de Long-Sault : seize contre mille !

Œuvre difficile. Le héros et le saint ne s'improvisent pas du jour au lendemain. Il en faut des batailles pour faire triompher constamment dans la vie pratique l'idéal que l'âme contemple ! Les « soldats de la sainte Vierge » se sont aguerris en accomplissant, parfaitement, sans relâche, leur devoir quotidien. Devoir rude, humble, qu'importe : ne travaillent-ils pas pour Dieu, la France et Ville-Marie ? Arrive le péril, ils sont trempés, prêts aux grands coups qui sauvent les situations perdues.

Leur héroïsme s'alimente surtout aux grandes sources surnaturelles. La dévotion à Marie d'abord : ils se sentent fiers et forts parce qu'ils sont les chevaliers de la plus noble et la plus puissante des reines. Ils vont à leur devoir périlleux sous la protection du Dieu des armées, purifiés par la confession, fortifiés par la prière, divinisés par l'Eucharistie.

Parce qu'ils ont poussé jusqu'au bout la logique de leur foi, ils furent des héros.

### Vivons de cet idéal !

À la fête de Dollard et de saint Jean-Baptiste, des discours, des écrits, des pèlerinages et des démonstrations célèbrent ces preux qui ont sauvé la Nouvelle-France, proclament partout et de toutes manières notre rôle comme peuple catholique et français. Très bien. Mais comment réaliser cet idéal ?

Que chaque Canadien français, individuellement, soit un croyant convaincu; qu'il vivifie toute sa vie journalière, privée ou publique, par ses principes religieux et nationaux; qu'il mette au-dessus de ses intérêts particuliers ceux de sa race et de sa foi; qu'il puise dans la prière, les sacrements, et surtout celui de l'Eucharistie, la force qui fait les héros du devoir. C'est le moyen de ressembler aux « soldats de la sainte Vierge » et de continuer leur mission.

---

#### Source :

*Le Messager Canadien du Sacré-Coeur*, Septembre 1923, pp. 417 à 419.



## Prêtre jusqu'au bout

Nous sommes à la première Guerre Mondiale. Dans cet hôpital du front où sont abrités les « grands blessés », on est témoin de beaux actes et de faits sublimes qui sont le prolongement de l'héroïsme guerrier et lui donnent un sens définitif.

Là s'épanouissent des vertus magnifiques et, dans la tranquillité du repos que les douleurs agitent trop souvent, fleurissent les plus nobles générosités.

Ceux qui furent, là-bas, des héros continuent de l'être. Quand on est brave, le cœur trouve partout l'occasion de manifester sa vaillance et la balle qui laboure la chair n'a jamais entamé la résistance des âmes fortes.

Duroy me raconte le beau dévouement d'un prêtre blessé, presque à l'agonie, et qui, se voyant mourir, fut prêtre jusqu'au bout, apôtre sublime, et abrégé sa vie pour donner Dieu à une âme qui l'avait depuis longtemps perdu.

La salle de l'hôpital est triste, presque silencieuse et funèbre, avec ses deux longues rangées de lits où la souffrance trop vive empêche l'assoupissement et supprime le sommeil.

Autour de ces couches désolées, très peu d'espoir demeure et les blessés ne s'illusionnent point. Ils savent que les moins touchés, ceux qui peuvent être sauvés, sont partis vers quelque ville lointaine, en pleine France, dans les contrées que le bruit de la guerre ne troublera jamais.

Là, on ne sait plus rire, ou plutôt on ne peut plus. Dans chacun, c'est l'expiation qui continue, la rédemption de la patrie qui s'achève.

Pour l'effroyable rachat des nations, la Providence n'exige pas seulement du sang versé à flots. Elle demande encore celui qui tombe goutte à goutte des plaies ouvertes et qui coulera longtemps.

Parfois, dans le silence des souffrances résignées ou farouches, un cri s'élève, déchirant, qui s'achève en plainte et meurt en soupir. Il y a aussi des gémissements profonds comme des râles. Et, pour compléter ce tableau horrible de la guerre, le mugissement lointain des canons qui hurlent au carnage.

Là-bas, la mort plane sur le *champ d'honneur*.

Ici, elle guette ses victimes devant chaque lit d'hôpital.

Et c'est pourquoi, ces blessés que la gravité du mal désespère sentent leur courage faiblir et leur bravoure chanceler.

Pourtant les soins dévoués ne leur manquent pas et des pitiés attentives veillent autour de leur misère. Il y a, près d'eux, de la bonté souriante pour compenser les brutalités barbares qui en ont fait de lamentables épaves humaines. Ils ont plus que des frères pour les consoler, des soeurs, des coeurs de femmes qui les chérissaient avant même de les connaître et qui s'épuisent en tendresse pour leur donner l'espoir ou mettre des rayons autour de leur agonie.

Car si la mort prochaine, et dont ils sentent déjà l'emprise, est plus effrayante et sinistre avec sa face de mystère et son implacable grimace de défi, ces soldats recueillis en leur douleur n'en détournent pas les regards. Et, sachant qu'il faut mourir dans la solitude obscure, ils ont encore la vaillance d'accepter, en chrétiens, le sacrifice inévitable.

Dieu les visite et leur parle, car ils ont mérité la meilleure des grâces. Il parle surtout à ceux qui l'ont depuis tant de jours oublié.

Celui qui gémit au fond de la salle fut à peine baptisé, puis, roulé aux hasards de la vie, n'a jamais plus songé qu'il avait une âme et qu'il est, au-delà de ce monde, un juge aux sévères exigences. Hier encore, il raillait la religion et blasphémait. Aujourd'hui, le voilà qui pense à l'au-delà tout proche et il veut assurer son départ pour l'autre monde. Le sang qu'il a versé pour la grande cause l'a rebaptisé enfant de Dieu sous les regards de la Patrie qui combat pour la justice.

— Ma soeur, je voudrais voir un prêtre.

Un prêtre ! La religieuse le regarde en essayant de refouler ses larmes. Les souffrances inouïes qu'elle a secourues n'ont jamais ébranlé son coeur vaillant. Et voilà qu'une angoisse l'étreint et l'affole devant la détresse de cette âme.

Un prêtre ! Ils sont là-bas, les prêtres, les aumôniers et les soldats, tous à la tâche, tous occupés, dans la bataille aux pressantes besognes qui sollicitent leur infini dévouement.

Ce soir, bien sûr, tout à l'heure peut-être, il en viendra, puisque, maintenant, et par la permission divine, ils sont partout dans cette guerre. Il en viendra... mais quand ? Et ce petit,



comme tant d'autres encore, parmi les trente blessés de la grande salle, pourrait bien partir avant leur retour.

La soeur se penche vers le mourant, lui parle de contrition, l'aide à se repentir, ouvre sa conscience dont elle sent jaillir la confiance et la bonne volonté. Et cependant la bonne fille ne peut étouffer en elle ses regrets, et sanglote à haute voix :

— Mon Dieu ! pas de prêtre pour ces pauvres

enfants qui meurent.

Le voisin, qui entend ses plaintes, l'appelle :

— Ma soeur... un prêtre... il y en a bien un, là-bas, tout au fond.

— Un prêtre !... il y a un prêtre ici ?...

— Oui, mais, si mal...

si mal... les deux jambes broyées et puis, quelque chose encore à la poitrine... et aussi à l'épaule; nous sommes tombés ensemble, tout près, à nous toucher. C'est lui qui me l'a donnée, l'absolution...

Et il montre, du seul doigt qui reste à son seul bras valide, la place occupée par l'abbé, tout au fond de la salle.

La religieuse se précipite vers le petit abbé qui ne la voit pas venir. Devant le lit, elle s'arrête, hésitante, et murmure :

— Ah ! mon Dieu ! c'est celui-là !

Et ses deux bras retombent, traduisant par ce geste une immense déception :

— C'est celui-là !

L'espoir caressé ardemment s'évanouit.

Pauvre petit curé ! Une syncope l'a terrassé depuis son arrivée, depuis le matin. Impossible de réveiller la vie en ce corps à face de cadavre. Pas mort, mais si près du terme ! Tout à l'heure, le médecin qui l'a examiné lors de sa visite rapide a montré la flaque de sang dans laquelle il est trempé.

— Plus rien à faire, c'est fini.

Et ces mots résonnent encore et plus lugubres aux oreilles de la soeur dont la dernière espérance vient s'éteindre devant cette couche immobile.

Plus rien à faire ! Et l'autre qui attend le secours et ne l'aura pas !

Alors, plus forte que sa terreur et confiante encore dans l'impossible qui, parfois, se réalise par un miracle de Dieu, elle s'approche très près du visage aux traits détendus :

— Monsieur l'abbé... dites, Monsieur l'abbé...

Quelle puissance divine Dieu donne-t-il donc, à certaines heures, à l'appel de la foi qui supplie ? Les yeux mourants s'entr'ouvrent et,



Un prêtre administrant les derniers sacrements à un soldat.

entendant cette voix, le blessé presque mort a senti se ranimer en lui la dernière étincelle de la vie qui s'achève. Il ne parle pas, mais toute la force de sa pensée se concentre à cette minute dans la clarté du regard.

Et la religieuse, comprenant que les instants sont comptés et sachant que tout est possible, même l'effort surhumain, au prêtre dépositaire de la puissance divine, la bonne soeur, qui a ressaisi tout son courage en ce moment tragique, ose transmettre à ce mourant la requête de l'autre mourant :

— Là-bas, un malheureux qui va mourir et qui réclame l'absolution.

Dans un souffle, le prêtre-soldat murmure, si bas qu'il faut deviner la parole qui accepte la tâche sublime, au seuil de la mort :

— Emportez-moi...

Quatre infirmiers soulèvent le lit et, lentement, pour éviter les cahots mortels qui pourraient hâter la fin, emportent le consolateur vers celui qui l'attend. De nouveau, les yeux sont fer-



més et la soeur se demande, dans son inquiétude horrible, si ce n'est pas maintenant un cadavre qui passe, dans l'étonnement de la grande salle silencieuse.

Ils arrivent auprès de celui qui appelle le secours.

— Là ! ordonne la religieuse. Les deux têtes proches l'une de l'autre... doucement, pas de secousses...

Alors, de nouveau, le prêtre ouvre les yeux, puis, d'une voix presque forte, cette fois, et le regard vers le camarade :

— Approche-toi bien près, mon petit... dépêchons-nous... ça presse...

L'infirmière s'écarte un peu et la confession commence. Un chuchotement de voix, des mots qui glissent entre les lèvres épuisées. Tous deux se hâtent; on voit la mort au-dessus d'eux qui compte les secondes. Sur les visages pâles, quelques impressions fugitives, et surtout un rayonnement qui semble venir d'un invisible foyer. Enfin, l'absolution.

Le prêtre se recueille en la solennité de son ministère. Le reste de vie qui l'anime monte des profondeurs de son âme qui chancelle dans le corps anéanti. Il essaie de se dresser, dans un effort, pour lever, sur le converti, la main bénissante, symbole du pardon complet. Mais cette main demeure inerte, déjà immobilisée, ligotée par la syncope dernière qui paralyse les membres.

Alors, de son regard qui supplie, l'abbé appelle la religieuse :

— Ma soeur, il faut soulever mon bras, m'aider à finir ma tâche.

Sur leurs lits, les blessés attendris se redressent pour voir une scène qu'ils n'ont jamais vue — cette beauté surhumaine que la hideuse guerre a créée.

Les infirmiers, saisis par la grandeur de l'acte divin, se sont agenouillés. Et tous regardent ces deux mourants, si beaux que leurs âmes seules ont l'air de vivre et d'agir dans ce drame qui se déroule entre terre et ciel.

Pieusement, de ses deux mains tremblantes, la soeur prend avec respect le bras du prêtre et l'étend vers l'homme agonisant qui prie.

— *Dominus noster Jesus Christus te absolvat...*

La voix s'arrête dans la bouche douloureuse. Mais un élan de volonté maîtrise la fatale faiblesse et les mots glissent aux lèvres de l'apôtre, des mots imperceptibles qui jaillissent dans le dernier effort :

— ... *Ego te absolvo a peccatis tuis in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti...*

Un silence. La religieuse les regarde tous deux et ils lui semblent plus pâles, à travers le voile des larmes...

Elle attend quelques secondes encore, puis, sentant le bras plus lourd et la chair plus froide, elle comprend que c'est fini, que tout est terminé : l'acte du dévouement suprême et la vie.

Deux soupirs confondus qui n'en font plus qu'un seul annoncent à la femme à genoux la fin de ces deux existences qui s'achèvent ensemble. À la même seconde, expirent le prêtre et celui qu'il vient de sauver.

Au loin, rugit le vacarme incessant de la bataille. On dirait que toutes les grandes voix lugubres de la guerre sonnent pour eux le glas majestueux de la mort. Et la soeur refoule ses larmes. La beauté magnifique de cette fin écarte la tristesse du deuil. Comme ils ont obéi aux ordres de leurs chefs, les deux soldats viennent de partir ensemble, militairement, quand le Maître a commandé.

Alors, voulant affirmer, par un geste définitif, l'accord fraternel, l'union admirable de ces deux âmes, elle entrelace leurs mains, et joint leurs doigts par le doux lien de son chapelet. Mais, par un de ces contrastes mystérieux que l'espérance chrétienne explique, dans cette salle où tous les coeurs sont agités d'une émotion poignante, maintenant, ce sont les infirmiers qui pleurent et la religieuse qui sourit...

---

**Source :**

*Les Soutanes sous la Mitraille*, René GAËLL, 1915, pp. 131 à 141.

# La lecture des Vies des Saints



Les *Vies des Saints* ! Tel était autrefois le livre favori des familles dans notre pays. Quand les rudes travaux de la journée étaient terminés, que le chef de la maison, suivi des aînés de ses enfants, rentrait sous son toit, tout harassé de fatigue, on se réunissait autour du foyer après les quelques instants de repos qui suivaient le souper, et on lisait en famille la vie du saint du jour : c'était là le plus beau délassement de la journée. Le soin de cette lecture était ordinairement dévolu à la mère; car bien souvent elle était la seule de toute la maisonnée qui sut lire. Tout enfant elle avait fréquenté, pendant quelques mois, l'école du voisinage, ou peut-être même un de ces bons couvents de nos campagnes au sein duquel elle avait trouvé la plus parfaite image de ces grandes saintes dont elle lisait aujourd'hui la vie, dans la personne de ces anges terrestres, les bonnes et saintes religieuses qu'elle y avait rencontrées.

Mais c'était surtout les soirées du dimanche, et celles des grandes époques de l'année, comme de l'Avent, du Carême, qui étaient religieusement consacrées à ces pieuses lectures.

Avec quelle avidité, quel silence, quel pieux recueillement on écoutait la sainte histoire ! C'était tantôt le récit des austérités de quelque

grand anachorète, d'un Hilarion, d'un Siméon Stylite, d'un saint Pacôme; ou la légende d'un illustre solitaire de la Thébaïde, d'un saint Paul Ermite, d'un saint Antoine, dont la vie de jeûnes et de macérations frappait d'étonnement et d'admiration le groupe attentif; — ou bien la conversion de quelque âme un instant éblouie ou égarée, d'un Augustin, d'une Madeleine, d'une Thaïs; — ou la relation de quelque beau miracle, comme il plaît tant à Dieu d'en embellir la vie de ses humbles serviteurs. Loin de la pensée d'aucun des auditeurs d'élever le moindre doute sur l'authenticité du glorieux événement. La vie toute surnaturelle des âmes simples et pleines de foi, toujours en contact avec Dieu, les dispose invinciblement à cette douce jouissance d'entrevoir toujours le Créateur derrière le voile de ses oeuvres. Elles sentent habituellement Dieu si près d'elles, qu'elles trouvent toute naturelle l'intervention divine dans le monde. Ne semble-t-il pas, en effet, que Dieu se doive à lui-même et à sa gloire de manifester par des merveilles la sainteté, les vertus et les grandeurs de ceux qui se font petits et méprisables pour son amour ?

La lecture faite, la pieuse lectrice allait reporter bien précieusement le saint livre dans l'armoire la plus propre, ou dans le buffet de la

chambre de réception, où il était déposé, à côté des Cantiques de Marseilles, parmi le linge blanc et les objets les plus précieux du ménage.

Alors commençaient les naïfs commentaires sur la vie du saint qu'on venait de lire.

On s'extasiait devant les prodiges de l'existence d'un saint François d'Assise à qui toute la nature, animée et inanimée, semblait obéir comme à Dieu même; on l'écoutait prêcher naïvement aux poissons qui sortaient de l'eau pour l'entendre, aux petits oiseaux des champs qui se groupaient et voltigeaient autour de lui, dociles à sa voix. On l'entendait s'écrier à des colombes captives : « Tourterelles, mes chères petites soeurs, simples, innocentes et chastes, pourquoi vous êtes-vous laissées prendre ? » On le voyait réprimander doucement « son frère le loup », parce qu'il égorgeait les troupeaux du voisinage, et on s'émerveillait de voir, depuis ce jour, l'animal féroce, devenu doux comme un agneau, venir paisiblement demander lui-même sa nourriture aux habitations; on baisait avec un saint respect les glorieux stigmates du séraphique mendiant.



« On s'extasiait devant les prodiges de l'existence d'un saint François d'Assise... »

On frissonnait au souvenir du gril ardent sur lequel l'héroïque martyr saint Laurent s'était

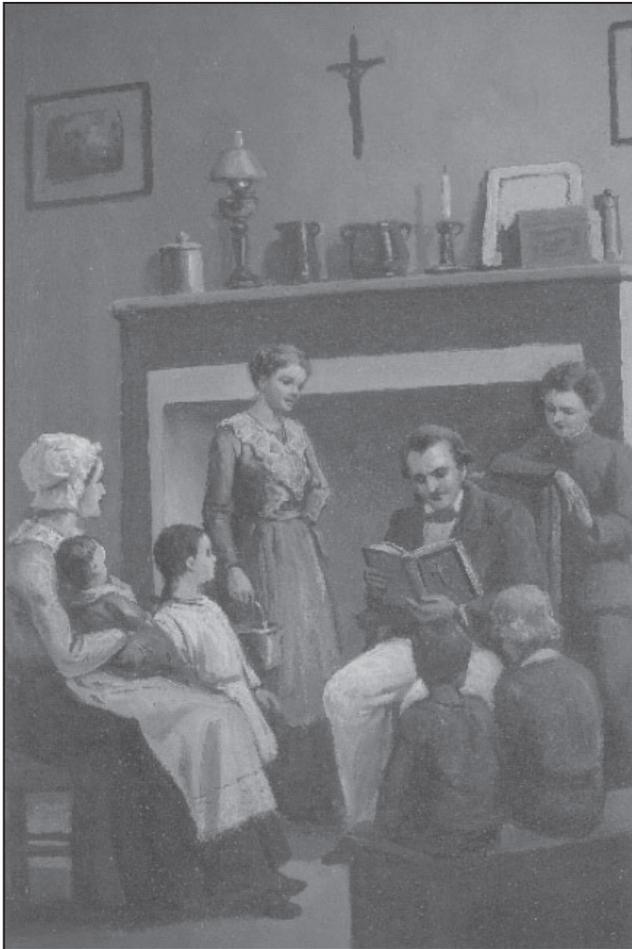
étendu et avait vu rôtir sa chair. On voguait à travers les flots de la mer sur le manteau de saint Raymond. On suivait le grand saint François-Xavier dans ses courses apostoliques jusqu'aux extrémités de l'Orient. On tremblait à la pensée des horribles tentations du bon saint Antoine dans le désert, et l'on croyait entendre encore rugir les démons dans sa grotte, cherchant à interrompre ses longues prières pendant la nuit. On pleurait avec la tendre et enfantine Émérentienne sur le tombeau de sa soeur de lait la douce martyre Agnès, enfant comme elle, et toutes deux destinées au martyr, destinées aussi à partager le même tombeau et la même gloire.

Ainsi la veillée s'écoulait dans ces célestes entretiens, tout parfumés de grâce, d'extase et de sainte poésie, entre le ciel et la terre, les anges et les saints; et le songe de la nuit venait prolonger les suaves pensées et les pures jouissances de la veille.

Hélas ! Que les temps sont changés ! Que nous sommes loin de ces chastes et naïves moeurs d'autrefois ! On ne lit plus guère dans les familles les *Vies des Saints*. On les a remplacées par la lecture des journaux, les discussions sur la politique, quelquefois même par la lecture de ces dangereuses fictions qui, trop souvent, souillent l'imagination et laissent dans l'âme une flétrissure indélébile. Aussi l'esprit de foi, naguère si vivace au milieu de nous, va bien vite s'affaiblissant; et si l'on n'y veille de près, le venin de l'impiété s'infiltrera bientôt jusqu'au coeur de notre population.

Hâtons-nous donc de prévenir un tel malheur en revenant aux pieuses et vénérables coutumes de nos ancêtres, en introduisant de nouveau au foyer domestique ces admirables *Vies des Saints*, si bien connues de nos aïeux et qui faisaient le charme de leurs heures de loisirs. Aucune autre

lecture ne saurait les remplacer, et la mère les redemande pour ses enfants.



« Autrefois, le livre favori des familles dans notre pays. »

Après l'Évangile, il n'y a pas de livre qui donne à l'âme une plus grande force et une plus douce consolation. Les coeurs affaiblis s'y retrempe à chaque page dans le courage des martyrs, dans la constance des saints. L'homme est comme un miroir, et il tend à reproduire fidèlement ce qu'il contemple.<sup>1</sup> C'est là sa grandeur et sa faiblesse, ce qui le rapproche de Dieu, qu'il est digne d'imiter et dont il redevient l'image; ce qui l'abaisse au-dessous des intelligences déchues, qu'il copie dans leur révolte et dont il se fait l'esclave. Si donc l'âme contemple habituellement les actions héroïques des saints, si elle vit en quelque sorte au milieu d'eux par une lecture assidue de leur histoire, d'elle-même et par

les entraînements de sa nature imitatrice, elle voudra reproduire ce qui l'a frappé, ce qu'elle admire, ce qui a si doucement ou si fortement touché son coeur. En un mot, nous ne connaissons pas, en dehors de la grâce dont Dieu seul dispose, de meilleur moyen de devenir un saint que de lire et de relire les *Vies des Saints*.

Les âmes chrétiennes devraient en faire leur pain quotidien. C'est un livre de piété dont elles sont assurées de ne se dégoûter jamais. On peut le relire tous les ans avec un charme toujours nouveau, aussi bien que l'Évangile et l'*Imitation*. À force d'étudier leur vie, on finit par connaître ces bons saints comme de vieux amis, par les aimer comme de bienveillants protecteurs.

Ainsi s'établissent entre le ciel et la terre les plus aimables relations. L'Église militante se rend ainsi familières les gloires de l'Église triomphante, au milieu desquelles elle doit vivre un jour. Ainsi s'unissent, dans le présent, — le passé et l'avenir, avant de s'unir à jamais dans l'éternité.

1 - L'abbé E. DARAS

**Source :**

*Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, 1868, pp. V-VII.

## Retraites au Canada 2017

### Centre Saint-Joseph

1395 Rue Notre-Dame, Saint-Césaire, QC. J0L 1T0 • (450) 390-1323

	Femmes	Hommes
<b>Français</b>	du 23 au 28 juillet (Retraite mariale)	du 31 juillet au 5 août (Retraite mariale)
		du 18 au 23 décembre
<b>Anglais</b>	du 14 au 19 août du 9 au 14 octobre	du 21 au 26 août du 20 au 25 novembre



## Des médecins en masse changent leur position sur l'euthanasie

L'année dernière, le Canada a adopté une loi sur l'*Aide Médicale à Mourir*. La législation permet aux médecins d'aider les patients gravement malades à mettre fin à leur vie. Les avocats de ces sortes de lois la justifient en utilisant des mots tels que « la compassion » et « la mort avec dignité » - et de nombreux médecins canadiens ont convenu de dire qu'ils seraient heureux de participer au suicide assisté par un des leurs.

Mais une drôle de chose s'est produite sur le chemin du brave nouveau monde canadien du meurtre parrainé par l'État. Des dizaines de médecins qui ont signé, y compris beaucoup de ceux qui ont effectivement fourni des médicaments létaux aux patients, veulent maintenant que leurs noms soient retirés de la liste. Selon le *National Post* du Canada, en Ontario, l'une des rares provinces qui effectuent le suivi de ce genre de données, 24 médecins ont été enlevés en permanence d'une liste de référence volontaire de ceux qui sont prêts à aider les personnes qui veulent mettre fin à leurs jours. 30 autres ont mis leur nom en attente temporaire. Même l'*Association Médicale Canadienne* ne peut pas

dire combien repensent leur position, mais leurs décisions se répercutent dans le système.

« Nous voyons des individus ou des groupes de médecins qui participent et ont vraiment l'impression d'alléger la douleur, de soulager les souffrances », a déclaré Jeff Blackmer de l'AMC. « Et puis, nous voyons des médecins qui passent par une expérience et c'est tout simplement écrasant, c'est trop difficile, et ceux qui disent : 'Enlevez mon nom de la liste. Je ne peux plus le faire.' »

Ce genre de réaction n'est pas surprenant, compte tenu du serment d'Hippocrate que chaque docteur prononce, promettant de « ne pas nuire » aux patients. Ces médecins ont commencé à soutenir philosophiquement l'euthanasie... et ensuite la réalité s'est manifestée. La loi de Dieu écrite dans nos cœurs et dans notre conscience humaine est en effet très puissante.

Mais il y a aussi des complications créées par les ambiguïtés sémantiques de la loi. Au Canada, l'euthanasie et le suicide assisté sont auto-

risés pour ceux qui ont une maladie « grave et irrémédiable » et qui font face à une « souffrance durable », mais seulement si leur décès est jugé « raisonnablement prévisible ».

Selon le Dr James Downar, un médecin de soins critiques et palliatifs du Réseau Universitaire de Santé de Toronto, « pénible et irrémédiable » signifie « sérieux et incurable ». Le problème, selon Downar, est que la norme pourrait s'appliquer à la plupart des maladies chroniques. Et quand il s'agit de cancer, dit-il, « beaucoup de gens peuvent avoir une chance éloignée d'un remède, ou une certaine stabilité de la maladie. Si c'est un, deux ou cinq pour cent, est-ce « curable »? »

En attendant, comme le dit Jonathan Reggler, médecin de famille de l'île de Vancouver, cette norme « raisonnablement prévisible » « n'apparaît dans aucun manuel médical ».

Par conséquent, certains médecins au Canada craignent de se brouiller par rapport à la loi sur l'*Aide Médicale à Mourir*. Reggler fait remarquer que « si le médecin n'aide pas à procurer cette mort médicalement assistée selon la loi, ce médecin risque d'être poursuivi pour meurtre ».

Une analyse des résultats réels de la loi du Canada est également un peu troublante. La commission surveillant la loi québécoise sur l'euthanasie, la première de ce genre dans le pays,

a signalé 21 décès par l'euthanasie dans les neuf premiers mois de la loi, soit près de trois fois le nombre prévu. Et de ces 21, près de 10% se trouvaient en dehors des dispositions légales.



Les médecins espèrent que la participation volontaire à l'euthanasie ne deviendra pas une obligation, un devoir, bien que cela ait été suggéré par certains dans la communauté médicale. Dieu merci, jusqu'ici, aucune tentative n'a été faite pour forcer les nombreux hôpitaux canadiens qui ne participent pas pour des motifs religieux à offrir ce soi-disant « service ».

**Source :**

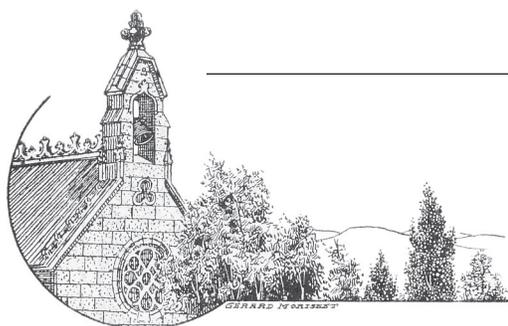
<https://www.lifesitenews.com/opinion/second-thoughts-on-assisted-suicide-canadian-doctors-balk>

## Libres-penseurs ?

La libre-pensée ? Quelle blague !

Comme si l'on était libre de penser les choses comme on les veut ! Pouvons-nous, par exemple, penser que 2 et 2 font 5, que le soleil n'est pas lumineux, etc., etc. ?

Pour penser juste, il faut penser les choses *comme elles sont*. Il n'y a que ce moyen de penser librement.



## LE TOCSIN

Nouvelles du monde catholique

### Vers le mariage des prêtres ?

Par l'abbé Jean-Michel GLEIZE

#### Un nouveau débat en vue ?

1. Dans un entretien récemment accordé au journal allemand *Die Zeit*, le Pape François a déclaré que, pour remédier au manque de prêtres, il ne serait pas impossible d'ordonner au sacerdoce des hommes mariés dans l'Église catholique latine, à condition qu'il s'agisse de « *virii probati* », c'est-à-dire d'hommes d'âge mûr et ayant fait leur preuve dans la vie chrétienne. Dans cette éventualité, il resterait à déterminer quelles seraient les fonctions précisément départies à cette catégorie de prêtres. Mais en tout état de cause, l'Église ne reviendrait pas sur la loi du célibat, et ne laisserait donc pas aux séminaristes la liberté de se marier.

2. Y aurait-il là, en perspective, une nouvelle brèche dans la morale de l'Église catholique ? Dans le journal *Le Figaro*, Jean-Marie Guénois sous-titre en effet : « L'Église pourrait évoluer sur le célibat sacerdotal ». Pour y voir clair, quelques précisions s'imposent.

#### Quelques distinctions

3. Le célibat n'est pas la continence. Et celle-ci n'est pas non plus la chasteté absolue.

Le célibat est la situation d'une personne qui n'est pas engagée dans les liens du mariage. Cette situation peut correspondre non seulement à un état de fait mais encore à un état de vie, librement choisi, où l'on renonce au mariage, en embrassant donc la chasteté absolue, c'est-à-dire l'abstinence totale et définitive de tout rapport sexuel. Ce choix est légitime s'il est accompli en vue d'un motif supérieur à celui du



mariage, comme la consécration religieuse ou sacerdotale. Et c'est justement pourquoi cet état de vie du célibat consacré l'emporte en excellence sur l'état du mariage, ainsi que le rappelle Pie XII : « Cette doctrine qui établit l'excellence et la supériorité de la virginité et du célibat sur le mariage a été solennellement définie, comme un dogme de foi divine, au concile de Trente, et les Pères et les Docteurs de l'Église ont toujours été unanimes à l'enseigner. Nos prédécesseurs

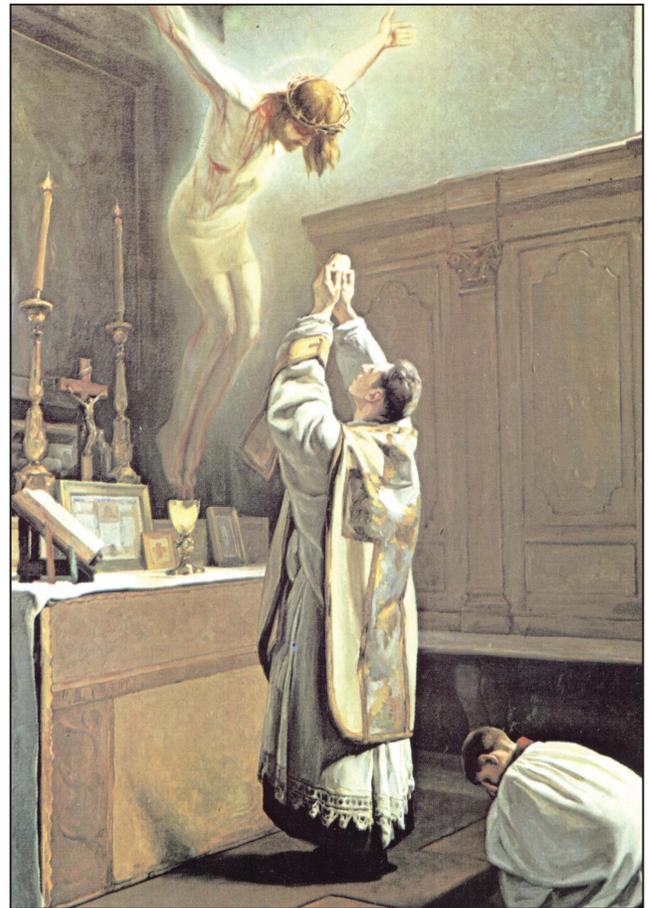
et Nous-même, chaque fois que l'occasion Nous en a été donnée, Nous n'avons cessé de l'exposer et de la recommander vivement ».

4. La continence est le fait de s'abstenir d'user du mariage. Cette abstinence est temporaire chez ceux qui ne sont pas encore mariés et envisagent de l'être et elle peut même l'être aussi chez ceux qui sont déjà mariés. Elle est définitive et absolue chez ceux qui n'envisagent pas le mariage, en particulier parce qu'ils choisissent l'état de vie du célibat consacré.

5. Enfin, dernière précision, il y a une différence entre la Tradition et les lois de l'Église. La loi du célibat ecclésiastique apparaît très tôt dans l'Église latine, probablement dès l'époque des apôtres : les études classiques du cardinal Stickler (*Le Célibat des clercs*, Téqui, 1998) et du père jésuite Christian Cochini (*Origines apostoliques du célibat sacerdotal*, Lethieloux, 1981) l'ont établi suffisamment. Le principe du célibat des prêtres est formulé dans les textes législatifs vers le début du IV<sup>e</sup> siècle, par le concile d'Elvire, mais cela ne signifie pas que l'usage n'en ait pas prévalu auparavant et, de fait, le Pape saint Sirice en 386 et le concile de Carthage de 390 se réfèrent à une tradition remontant jusqu'aux apôtres. À partir de là, l'Église est toujours restée fixée dans son enseignement. Cela signifie que le célibat sacerdotal ne fait pas seulement l'objet d'une loi et d'une discipline ecclésiastiques, qui seraient réformables selon la simple volonté d'un Pape. La pratique du célibat sacerdotal représente surtout une tradition apostolique irréversible, tradition qui atteste un dogme de foi divine, le dogme de la supériorité de l'état du célibat consacré sur l'état du mariage. Un peu comme la discipline du baptême des bébés n'est pas qu'une discipline, mais représente aussi une tradition qui atteste le dogme du péché originel.

6. La loi particulière de l'Église d'Orient est tardive, puisqu'elle remonte seulement à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, avec le canon 13 du concile *in Trullo II* (ou *Quinisexte*) de 691. Ce canon autorise les prêtres, diacres et sous-diacres, qui auraient été déjà mariés avant leur ordination, à conserver leurs épouses et à user du mariage, sauf pendant

le temps où ils assurent le service de l'autel. Le canon 26 interdit à un célibataire de se marier une fois qu'il a été ordonné prêtre. Le canon 48 prévoit qu'un évêque déjà marié avant son sacre devra se séparer de son épouse et ne plus user du mariage. Comme l'a montré le cardinal Stickler, avant le VII<sup>e</sup> siècle, l'Église d'Orient retenait en principe, comme l'Église latine, la loi du célibat



Le prêtre : ministre des fonctions les plus saintes et sacrées.

sacerdotal, héritée des apôtres. La nouvelle législation survenue postérieurement représente donc une régression. Et elle ne va tout de même pas jusqu'à autoriser un prêtre à se marier; elle accorde seulement la possibilité d'ordonner prêtre un homme précédemment marié, en ne l'obligeant qu'à une continence temporaire. Si, dans sa prudence, Rome autorisa les églises locales d'Orient à conserver leur usage propre, elle



n'en encouragea pas moins celles de ces églises qui désiraient revenir à la pratique latine du célibat et de la continence complète.

7. L'esprit authentique de l'Église veut donc que les prêtres renoncent à l'état et à l'usage du mariage. La loi du célibat sacerdotal est en même temps une loi de chasteté absolue. Cette exigence s'explique en raison de la supériorité de l'état de vie du prêtre et du caractère sacré de ses fonctions. L'usage particulier des églises locales d'Orient représente une entorse historique, contraire à cet esprit de l'Église, que Rome a été obligée d'admettre mais à laquelle elle ne s'est jamais parfaitement résignée.

## Des hommes éprouvés ?

8. À quoi peut bien rimer, alors, le projet de François ? À une pure et simple régression, contraire à l'esprit de l'Église. L'excellence du sacerdoce réclame un état de vie proportionné, à l'exemple du Christ et des apôtres. Par son célibat et sa chasteté absolue, le prêtre est un exemple et un signe. Exemple du renoncement et de la vertu parfaite à laquelle doivent tendre les fidèles. Signe de l'excellence de la vie de l'esprit, qui est la vie même de Dieu, sur la vie terrestre et simplement corporelle. Signe aussi de l'excellence de la contemplation des réalités éternelles, par rapport aux convoitises de la chair et à la vie mouvementée d'ici-bas. Cette excellence est telle que la pénurie de prêtres ne saurait fournir un prétexte pour la remettre en cause. L'Église a toujours préféré la qualité à la quantité. Et le meilleur moyen d'obtenir davantage de vocations n'est-il pas de recourir à la prière et à la pénitence, pour mériter d'abord de saints prêtres et ensuite beaucoup de saints prêtres ? Ce sont là des moyens proportionnés, puisqu'ils sont d'ordre surnaturel, comme la vocation qu'ils nous méritent.

9. Pire encore, le dessein du Pape ouvre la voie à une évolution qui ne s'arrêtera probablement pas à mi-chemin. Après avoir admis en principe et répandu dans la pratique l'ordination d'hommes mariés, il sera bien difficile de reculer devant le mariage des prêtres. Et il ne manquera

pas de doctes personnes pour expliquer au bon peuple de Dieu le caractère inéluctablement positif de l'évolution : après tout, que le mariage ait lieu avant ou après l'ordination, cela ne change pas grand'chose. L'essentiel est d'avoir admis la compatibilité des deux.

10. Ce genre de manœuvre, s'il s'avère opérant, aura eu son premier banc d'essai avec *Amoris laetitia*. Tout en réaffirmant le principe de l'indissolubilité du mariage, le Pape y autorise en effet une pratique contraire à ce principe, en admettant que les couples concubins ou divorcés remariés bénéficient dans l'Église du même traitement pastoral que les couples légitimement mariés. De même, tout en réaffirmant la loi du célibat, il sera possible, en pratique, d'agir au rebours de cette loi, c'est-à-dire d'ordonner prêtres les hommes mariés, puis même de marier les prêtres. Et ce, bien sûr, « dans certains cas », en raison du manque de prêtres. N'est-ce pas là ce que l'on devrait désigner, en propres termes, comme une « morale de situation » ?

### Source :

[http://laportelatine.org/vatican/sanctions\\_indults\\_discussions/026\\_01\\_02\\_2017/17\\_03\\_2017\\_vers\\_le\\_mariage\\_des\\_prêtres\\_gleize.php](http://laportelatine.org/vatican/sanctions_indults_discussions/026_01_02_2017/17_03_2017_vers_le_mariage_des_prêtres_gleize.php)

## Croisade Eucharistique

### Intentions du mois

Mai : La morale chrétienne mise en péril

Juin : Pour que les prêtres répandent avec zèle l'amour de Dieu dans les âmes

### Responsable de la Croisade Eucharistique :

Abbé Médard Bie Bibang

École Sainte-Famille

10425 Boulevard Guillaume-Couture

Lévis, QC, G6V 9R6

Tél. : (418) 837-3028



## Nouveau séminariste canadien

Le 2 février 2017, Dominique BEAUREGARD, de Winnipeg, recevait la soutane des mains de Mgr Bernard Tissier de Mallerais avec 16 autres confrères au nouveau séminaire Saint-Thomas d'Aquin de Dillwyn, en Virginie. Prions spécialement pour lui et pour les deux autres séminaristes canadiens en formation dans les séminaires de la Fraternité.

### Rentrées des séminaristes en Argentine :

Les séminaires de la Fraternité Saint-Pie X dans l'hémisphère sud ont fait leur rentrée au mois de mars consacré à saint Joseph, patron de l'Église universelle.

En Argentine, le séminaire Notre-Dame Corrédemptrice à La Reja accueille, pour la rentrée de mars 2017, 8 étudiants en année d'humanités (4 Argentins, 3 Mexicains et 1 Brésilien), ainsi que 8 séminaristes en première année de spiritualité (3 Argentins, 2 Mexicains, 2 Colombiens et 1 représentant de la République Dominicaine).

Trois postulants frères (2 Argentins et 1 Mexicain) ont également frappé à la porte du séminaire qui abrite un noviciat des Frères de la Fraternité Saint-Pie X.

(Source : FSSPX/MG – *DICI* du 23/03/17)

## Vous pouvez aider la Tradition

La Fraternité Saint-Pie X ne pourrait pas poursuivre son oeuvre de sauvegarde de la Messe et de la Foi de toujours sans l'aide de ses généreux bienfaiteurs. Toute participation financière est donc bienvenue. Ne nous oubliez pas dans votre testament. Tous les jours, le chapelet de communauté est récité dans toutes nos maisons à l'intention de nos bienfaiteurs.

### **Pour aider le Prieuré de Saint-Césaire ou les Éditions Nova Francia**

Je verse la somme de : \_\_\_\_\_ \$

Chèque à l'ordre de « *Fraternité Saint-Pie X* »

À l'adresse : *Centre Saint-Joseph, 1395 Rue Notre-Dame,  
Saint-Césaire, QC, J0L 1T0*

(N.B.: Veuillez indiquer si votre don s'adresse au Prieuré ou à une autre intention.)

### **Pour aider l'École Sainte-Famille**

Je verse la somme de : \_\_\_\_\_ \$

Chèque à l'ordre de « *École Sainte-Famille* »

À l'adresse : *École Sainte-Famille, 10425 Boulevard  
Guillaume-Couture, Lévis, QC, G6V 9R6*

Je désire recevoir un reçu de charité.



MERCI BEAUCOUP

# Liste des chapelles du Québec

## Centre Saint-Joseph

### Maison du district du Canada

1395 Rue Notre-Dame

Saint-Césaire, QC, J0L 1T0

T : +1 450 390 1323

Messes : Dimanche : 9h00 ou 17h00 (se renseigner)

Semaine : 7h15 sauf lundi et jeudi 18h30

## Holy Ghost Mission

115 Echo Drive

Ottawa, K1S 1M7

T : +1 450 390 1323

Messes : Dimanche : 10h00

Vendredi : 18h00

Samedi : 9h00

## Chapelle Saint-Joseph

166 Rue Dante

Montréal, QC, H2S 1J9

T : +1 514 270 1324

ou +1 450 390 1323

Messes : Dimanche : 10h00

Vendredi : 18h00

Samedi : 10h00

## École Sainte-Famille

10425 Boulevard Guillaume-Couture

Lévis, QC, G6V 9R6

T : +1 418 837 3028

Messes : Dimanche : 7h30 et 10h00

Semaine : 7h00

Samedi : 7h45

## Chapelle Notre-Dame-de-Lourdes

289 Chemin Plante

Sherbrooke, QC, J1G 3K1

T : +1 450 390 1323

Messes : Dimanche : 11h00

1<sup>er</sup> vendredi du mois : 18h00

Samedi : 8h00

## Résidences du Précieux-Sang

69 Rue Saint-Louis

Lévis, QC, G6V 4G2

T : +1 418 837 3715

Messes : Dimanche : 9h00

Semaine : 7h00

## Notre-Dame-des-Bois

### “Le Prieuré”

55, Rang 8 Ouest

Notre-Dame-des-Bois, QC, J0B 2E0

T : +1 450 390 1323

Messes : Dimanche : 7h30

Samedi : 18h00

## Chapelle Saint-Pie X

905 Rang St-Mathieu

Shawinigan-Sud, QC, G9N 6T5

T : +1 418 837 3028

Messes : Dimanche : 10h00

1<sup>er</sup> vendredi du mois : 17h00

1<sup>er</sup> samedi du mois : 7h15

## Chapelle Marie-Reine

301, 41<sup>ème</sup> rue

Beauceville, QC, G5X 2K9

T : +1 418 837 3028

Messes : Un dimanche par mois à 17h00

Note : Des visites sont également organisées en Acadie et au Saguenay.

Pour plus d'informations, contacter le Centre Saint-Joseph.

## Abonnement à la revue *Le Carillon*

Nom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Ville : \_\_\_\_\_ Province : \_\_\_\_\_ Code postal : \_\_\_\_\_

Téléphone : \_\_\_\_\_ Courriel : \_\_\_\_\_

**Veillez cocher une case**

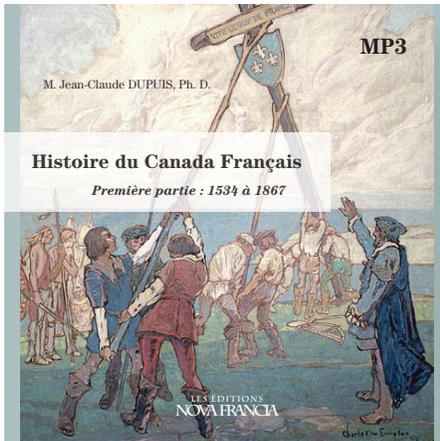
**1 an** 30\$

**2 ans** 55\$

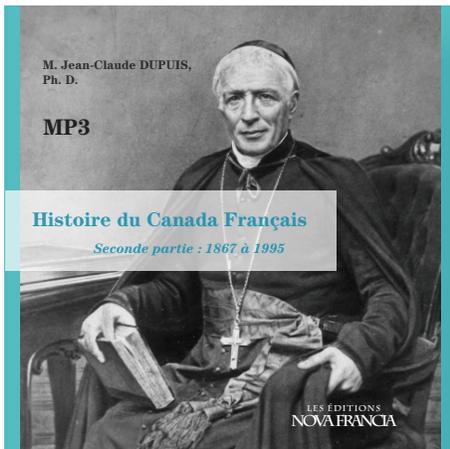
Payable en espèces ou par chèque à l'ordre des « **Éditions Nova Francia** »

**Envoyer à :** Le Carillon, Centre Saint-Joseph, 1395 Rue Notre-Dame, Saint-Césaire, Qc, J0L 1T0 (450) 390-1323

# Histoire du Canada français



Première partie (MP3)



Seconde partie (MP3)

*M. Jean-Claude Dupuis, Ph.D., spécialisé en histoire intellectuelle et religieuse du Québec des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, nous raconte la passionnante histoire du Canada français, en une série de 10 conférences.*



*Procurez-vous ces deux CD disponibles aux Éditions Nova Francia.*

Prix : 10\$ - 2 CD

## CD 1 - Première partie : 1534 à 1867

- . Les temps héroïques. 1534 - 1663
- . La colonie royale. 1663 - 1760
- . Lendemain de conquête. 1760 - 1791
- . La Chambre et le gouverneur. 1792 - 1840
- . L'Union et la Confédération. 1840 - 1867

## CD 2 - Seconde partie : 1867 à 1995

- . L'hégémonie conservatrice. 1867 - 1896
- . L'hégémonie libérale. 1896 - 1936
- . Le Québec Duplessiste. 1936 - 1959
- . La Révolution Tranquille. 1960 - 1970
- . La question nationale. 1970 - 1995

LES ÉDITIONS NOVA FRANCIA

1395 Rue Notre-Dame, Saint-Césaire, QC, J0L 1T0

(450) 390-1323 | [leseditionsnovafrancia.ca](http://leseditionsnovafrancia.ca)